

« *Bien dire* » *la vérité*

Pourquoi lire, aujourd'hui, des textes écrits par les survivants des camps de concentration nazis ? Pourquoi lire ces récits horribles, ces témoignages insoutenables ? Pourquoi s'attarder sur de telles expériences, et sur une époque heureusement révolue ? À quoi cela peut-il nous servir ici et maintenant ? Au-delà de leur intérêt historique, en quoi ces textes nous concernent-ils ?

Il est vrai que l'époque des camps d'extermination nazis est révolue. Il est vrai que les violences et les horreurs que nous vivons en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle paraissent un peu moins abominables, parce que moins systématiques. Pourtant, sous la forme, par exemple, du terrorisme de masse, elles ne sont guère moins inhumaines. Elles procèdent de la même perversité, du même mépris de l'humanité que l'univers concentrationnaire hitlérien. C'est pourquoi, si nous lisons les œuvres de Robert Antelme ou de Jorge Semprun, nous comprenons ce dont l'homme est capable *aujourd'hui* comme hier

Car leurs livres nous parlent justement de ce mépris de l'humanité, de « l'espèce humaine », de ce temps du mépris qui est hélas encore le nôtre. En même temps, il nous montrent comment l'homme résiste et peut résister à ceux qui veulent le nier, l'humilier et le détruire. Ces textes nous parlent de drames qui remontent à soixante ans. Mais ils sont actuels parce qu'ils nous peignent l'être humain, tout simplement, dépouillé de toutes ses caractéristiques de nation, de classe, de sexe, de race ou d'âge, l'être humain décharné de tout,

dénudé jusqu'à l'os ; l'être humain à son dernier souffle d'humanité, et qui, pour cela même, est toute l'humanité. Donc vous et moi.

On a raison de louer la qualité littéraire des œuvres d'Antelme ou de Semprun. Mais dans leur cas, la qualité littéraire est absolument indissociable de la qualité humaine. Pour une raison extrêmement simple : ils veulent nous dire l'humanité dans ce qu'elle a de plus élémentaire et de plus extrême. Or il n'y a rien de plus difficile.

\*

Rien de plus difficile, car c'est proprement impensable, irréel, inouï. Imaginez un instant que vous êtes sur un quai de gare, et que vous attendez le train. Au lieu des wagons de première et de deuxième classe, destinés aux voyageurs, vous voyez surgir un train de marchandises, avec ses wagons sans fenêtres et son bruit de ferraille. Vous pensez que ce convoi va passer sans s'arrêter. Non, il s'arrête. Des employés s'avancent ; ils ouvrent les portes coulissantes des wagons. Derrière vous, des hommes en uniforme ont surgi. Ils vous ordonnent de monter. C'est un mauvais rêve, bien sûr. N'empêche, si vous refusez, les soldats vous poussent, et si vous résistez encore, ils vous frappent à coups de crosse.

Mais ce qui serait le plus terrifiant dans ce cauchemar, ce ne serait même pas que ces hommes armés vous frappent. Ce serait qu'ils vous frappent tranquillement, méthodiquement, sans haine et sans colère visible, comme des bons fonctionnaires qui font leur travail quotidien. Vous ne seriez même pas des moutons qu'on dirige vers l'abattoir, car on ne frappe pas des moutons avec tant de violence. Vous seriez des débris qu'on canalise, des ordures qu'on pousse dans un caniveau.

Oui, ce serait ça le plus terrible. Car cette monstruosité qui vous arrive, vous découvrez soudain qu'elle est toute naturelle, et comme

routinière. Pour le coup, vous êtes bien persuadés que vous vivez un cauchemar, que vous allez vous réveiller.

Mais ce cauchemar, vous le savez, c'est celui qu'ont vécu les milliers de déportés de la Deuxième Guerre mondiale ; ils ne s'en sont jamais réveillés. Et la scène que je vous ai décrite, avec son caractère insensé, inhumain, irréel, c'est l'une des premières scènes que raconte l'un de ces déportés,

« C'est là que nous reçûmes les premiers coups : et la chose fut si inattendue, si insensée, que nous n'éprouvâmes nulle douleur ni dans le corps ni dans l'âme, mais seulement une profonde stupeur : comment pouvait-on frapper un homme sans colère ? »<sup>1</sup>

L'auteur de ces lignes est l'Italien Primo Levi, rescapé d'Auschwitz. Avec ceux de Robert Antelme et de Jorge Semprun, le livre qu'il a écrit à son retour du camp, et qui s'intitule *Si c'est un homme*, est l'un des plus importants et des plus puissants témoignages sur la réalité concentrationnaire.

Ainsi, avant d'entrer dans les convois de la mort, les Juifs étaient frappés *tranquillement*. Ce ne fut que l'extrême début de l'horreur, mais déjà l'horreur tout entière. Si vous avez lu *Le grand voyage* ou *L'espèce humaine*, qui racontent tous les deux des trajets en train, dans d'affreuses conditions de souffrance et d'humiliation, vous savez quelle fut la suite.

Je vous ai proposé d'imaginer que la toute première phase de la déportation vous soit arrivée à vous. Imaginez maintenant qu'avant le départ du train dans lequel vous auriez été contraints d'entrer, vous soyez libérés. Comment raconteriez-vous votre expérience, comment l'expliqueriez-vous ? Devant une telle énormité, on risquerait fort de ne pas vous croire. Eh bien, c'est ce qui est arrivé aux déportés

---

<sup>1</sup> Cf. P. Levi, *Si c'est un homme*, Presses Pocket, p. 15

quand ils se sont mis à raconter leurs épreuves. On a souvent eu tendance à ne pas les croire, à ne pas même les écouter.

Ah mais, ce n'est pas la même chose ! direz-vous. Celui d'entre nous qui prétendrait qu'une telle aventure lui est arrivée à lui, ici et maintenant, ce serait bien normal qu'on ne le croie pas. Précisément parce que c'est impossible : nous vivons dans une démocratie à peu près paisible, nous ne sommes pas en guerre, et ni l'Allemagne ni aucun autre pays au monde n'est gouverné par des nazis qui auraient décidé d'exterminer telle catégorie de la population en commençant par l'entasser dans des trains de marchandises. Nous ne sommes pas en 1943 ou 1944, mais en 2004.

Bien sûr. Et je ne prétends pas un seul instant que ce cauchemar du train pourrait devenir réalité dans la Suisse et l'Europe d'aujourd'hui – même si l'Espagne a connu, voilà peu de jours, un autre cauchemar du train. Ce que je veux souligner, c'est que même dans les affreuses circonstances des années quarante, même avec la guerre, même avec Hitler, dont on se disait qu'on pouvait tout craindre, les rescapés des camps de la mort ont eu une peine infinie à se faire entendre et à se faire croire. Bien sûr, tout le monde savait que le régime nazi était dur et cruel. Mais après tout, personne ne frémissait au nom d'Auschwitz ou de Treblinka, pour la bonne raison que l'opinion publique et les Juifs eux-mêmes ignoraient ce qui s'y passait, et ne pouvaient même pas l'imaginer. D'ailleurs, écoutez ce qu'écrit Primo Levi, juste après le passage que je vous ai lu :

« Nous avons appris notre destination avec soulagement : Auschwitz, un nom alors dénué de signification pour nous ; mais qui devient bien exister quelque part sur la terre »<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Cf. *Si c'est un homme*, p. 16.

Apprendre avec soulagement qu'on va vers Auschwitz : ce n'est pas de l'humour noir, c'est la réalité. Il faut aussi savoir que même sur place, même jusqu'au dernier moment, même aux portes de la mort dans la chambre à gaz, la plupart des déportés ne pouvaient croire qu'on leur réservait un sort si monstrueux. Et ce n'est pas seulement parce que leur idée de l'homme, et même de l'homme nazi, ne leur permettait pas d'imaginer une telle atrocité, c'est aussi parce que les nazis ont procédé par ruse.

Primo Levi raconte aussi comment, sur le quai d'arrivée, lors de ce qu'on appelait la sélection – la sélection entre ceux qui allaient travailler pour le troisième Reich dans des conditions épouvantables et ceux qui seraient immédiatement exterminés dans les chambres à gaz – les soldats expliquaient aux victimes désignées qu'elles pouvaient laisser leurs bagages sur le quai, parce qu'elles les retrouveraient par la suite ; de même les familles, provisoirement séparées, n'avaient rien à craindre : elles se réuniraient un peu plus tard. Les gens obéissaient donc sans méfiance.

Et nous savons comment les chambres à gaz elles-mêmes ont été maquillées en salles de douche, afin que les victimes y entrent sans résister. Nous savons aussi comment, lorsque la guerre a commencé de mal tourner pour les nazis, ceux-ci ont procédé à la destruction des chambres à gaz et des fours crématoires, sans parler bien entendu des archives compromettantes.

Comme vous le savez, on appelle « négationnistes » ceux qui aujourd'hui encore nient ou minimisent la réalité de ce génocide des Juifs. Mais, sans que cela constitue le moins du monde une excuse, il faut savoir que le négationnisme a été d'abord organisé par les Allemands eux-mêmes. La dissimulation du crime faisait partie du crime.

\*

C'est pourquoi les témoignages des survivants sont d'une telle importance. Mais c'est aussi pourquoi il leur a été si difficile de se faire entendre, et d'être crus, même par les gens de bonne foi. Vous le savez certainement, le livre de Primo Levi, écrit en 1947, et celui de Robert Antelme, publié la même année, et qui sont aujourd'hui considérés comme des textes majeurs du vingtième siècle, sont passés presque inaperçus à leur parution. Les gens de bonne foi n'accusaient évidemment pas ces auteurs de mentir, mais ils ne voulaient pas en savoir trop, c'était trop atroce, il fallait tirer un trait, passer plus loin. S'intéresser à ça, c'était presque se laisser contaminer par l'horreur. À quoi bon s'approcher de trop près de la monstruosité, de l'ignominie, de la folie ?

À quoi bon ? Mais parce que la monstruosité, l'ignominie, la folie sont des possibilités de l'homme, de tout l'homme et de tout homme. Ou plus exactement, parce qu'il suffit de peu pour que la monstruosité, l'ignominie et la folie deviennent *normales* dans le monde des hommes. Et si, soixante ans après, nous lisons des textes comme ceux de Robert Antelme ou de Jorge Semprun, ou encore de Primo Levi, ce n'est pas seulement, je le répète, parce que nous voulons connaître l'histoire, c'est parce que nous devons connaître l'homme, nous connaître nous-mêmes, afin, peut-être, d'éviter de recommencer.

Mais cela ne rend pas plus facile le travail des témoins. Car une chose est de nous convaincre qu'il y a des fous et des monstres partout, une autre est de nous convaincre que la folie et la monstruosité peuvent être organisées, pensées, gérées, institutionnalisées, au point de devenir la règle, au point de devenir *normales*. La tâche immense, presque surhumaine des auteurs dont nous parlons, ce n'était donc pas seulement de nous raconter ce qui

leur était arrivé, ou ce qu'ils avaient vu, c'était de nous faire comprendre et sentir que ces abominations étaient la conséquence d'une vision du monde largement partagée, d'une monstrueuse prétention de faire table rase de la civilisation, de redéfinir ce qui est humain et ce qui ne l'est pas : pour la pensée nazie, si l'on peut parler de pensée, seule une partie des hommes étaient des humains, le reste était littéralement de la vermine et serait traité en conséquence. Les abominations n'étaient plus des abominations, elles étaient la *norme*. Tant et si bien qu'elles avaient tendance à le devenir *même pour les victimes*. Voilà ce qui paraît presque impossible à comprendre, à admettre.

\*

Et tous les témoins ont connu ce même cauchemar : la terreur de n'être pas compris, de n'être pas crus, de n'être pas même écoutés. En même temps qu'ils éprouvaient le besoin irrésistible de raconter, ils avaient la conviction que leur expérience était indicible, intransmissible, incroyable. Parler, puis écrire, leur était donc à la fois nécessaire et impossible.

Pour dire quand même ce qui paraissait l'indicible, vous savez que ces témoins ont dû, de toutes sortes de manières, prendre du recul. Attendre que les années passent, comme pour Semprun, choisir le ton le plus serein possible, projeter dans les ténèbres de l'horreur la lumière de l'intelligence, comme Antelme. Et dans tous les cas, recourir aux moyens de l'art, ou même de l'artifice. Antelme aussi bien que Semprun ne cessent de le dire et de le répéter : « Il faut beaucoup d'artifice pour faire passer une parcelle de vérité »<sup>3</sup>. On vous en a certainement parlé, et je n'y insiste pas.

---

<sup>3</sup> Cf. R. Antelme, *L'espèce humaine*, Tel, Gallimard, p. 302. Cf. aussi p. 9 : « Cette disproportion entre l'expérience que nous avons vécue et le récit qu'il était possible

Il faut faire de l'art pour atteindre à la réalité, et, dans le cas précis, pour permettre aux gens supposés normaux de pressentir, sinon de comprendre, l'expérience concentrationnaire. Cela peut paraître surprenant, voire presque choquant : comment un témoin de choses si horribles, si tragiques, si inimaginables, peut-il recourir à l'art pour se faire entendre ? Comment ne pas s'en tenir au témoignage brut ? La vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Et la vérité n'est-elle pas sa propre preuve, n'est-elle pas l'évidence ?

Hélas non, la vérité n'est pas sa propre preuve, la vérité n'est pas l'évidence. La vérité nue ne peut pas se transmettre telle quelle. Il faut en passer par des mises en mots, par des mises en formes. Il faut choisir les mots, choisir les choses. Il faut choisir les situations les plus exemplaires, les mots les plus justes, les phrases les plus fortes, les commentaires les plus éclairants. Pour le dire d'une façon plus simple et plus brutale, le « simple témoignage », le « témoignage brut » n'existent pas. Si choquant que cela puisse paraître, il faut en passer, pour dire la vérité la plus nue, par des habillages : par des récits, par des mises en scène, par des mises à distance, donc par des artifices, ou plutôt par de l'art.

\*

---

d'en faire ne fit que se confirmer par la suite. Nous avons donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination. Il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pouvions essayer d'en dire quelque chose ». Jorge Semprun, dira à son tour dans *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994 (ouvrage qui, dans les années 90, fait écho au *Grand voyage*) : « Seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage » (p. 23) . Ou encore : « Raconter bien, ça veut dire : de façon à être entendus. On n'y parviendra pas sans un peu d'artifice. Suffisamment d'artifice pour que ça devienne de l'art ! » (p. 135).



Mais ce n'est pas tout à fait vrai, direz-vous peut-être. C'était peut-être vrai de ces rescapés qui ont écrit après coup, et qui ont donc forcément stylisé leur expérience. Mais ils ne sont pas les témoins premiers, les témoins du pire, puisqu'ils sont rescapés ! Ils n'ont d'ailleurs pas vu de tout près les chambres à gaz. Ils ont vu la fumée des crématoires, ils n'ont pas vu l'extermination en acte. Les vrais témoins, ne serait-ce pas ceux qui ont vu ces chambres de mort, et qui ensuite y ont péri ? De ceux-là, si par extraordinaire nous possédions des témoignages, eh bien, nous entendrions le cri de la vérité nue !

Avant de répondre à cette objection, il faut rappeler qu'en effet il existe plusieurs catégories de témoins, parce qu'il exista plusieurs catégories de victimes. Comme les rescapés le disent eux-mêmes, s'ils ont survécu, c'est qu'ils furent d'une certaine manière des privilégiés, soumis à des conditions de détention qui n'étaient pas les plus atroces. Les prisonniers politiques ne subissaient pas la même chose que les prisonniers juifs, et même entre deux politiques, comme Jorge Semprun et Robert Antelme, les différences de traitement furent considérables. Quant aux Juifs, ceux qui survécurent, comme Primo Levi, furent infiniment plus rares que les non-Juifs. Et ceux-là, par définition, n'ont pas connu l'horreur ultime, celle des chambres à gaz. N'est-ce pas pour cela que leur témoignage a été possible, et qu'ils ont pu humaniser leur expérience juste assez pour la transmettre, en faire une œuvre, voire une œuvre d'art ?

Bref, s'il existait des témoins de l'atrocité ultime, et s'ils avaient pu écrire, est-ce que leur témoignage ne serait pas un simple cri ? Est-ce que le vrai témoignage de la souffrance n'est pas la souffrance même, en-deçà ou au delà des mots ?

Eh bien non. Si vous pensez ainsi, détrompez-vous. C'est faux, et nous savons que c'est faux. Pourquoi le savons-nous ? Parce que

ces témoignages de l'atrocité ultime, ces témoignages écrits par ceux qui ont vu et connu les chambres à gaz, et qui sont morts, ces témoignages, aussi invraisemblable que cela paraisse, ils existent. Et nous en possédons. Et nous pouvons les lire ; et je vais vous en lire un extrait dans un instant.

\*

Je m'explique. Après avoir libéré Auschwitz, en 1945, l'armée soviétique chargea une commission d'enquête d'entreprendre des fouilles dans le périmètre du camp, et particulièrement dans la zone des crématoires détruits. Le 5 mars 1945, on découvrit, à l'intérieur d'une gourde allemande en aluminium, un carnet de 14,5 sur 9,5 centimètres, composé de 91 pages d'une trentaine de lignes, écrites en yiddish (qui est une langue judéo-germanique, souvent parlée et écrite par les Juifs d'Europe centrale), et signées d'un certain Zalmen Gradowski, Juif polonais. Ce manuscrit avait été entrepris en automne 1943. Il se termine en date du 6 septembre 1944, peu avant que Gradowski ne participe à une révolte dans laquelle il trouva la mort, le 7 octobre 1944.

Ce texte n'est d'ailleurs pas le seul qu'on ait retrouvé enfoui dans le sol d'Auschwitz. On en a exhumé au moins quatre autres, et pour certains, des dizaines d'années après les faits<sup>4</sup>. Et l'on sait que ces textes – ces « bouteilles à la terre », comme on les a nommées par allusion, bien sûr, aux bouteilles à la mer, ou encore ces « rouleaux d'Auschwitz », par allusion cette fois aux manuscrits sacrés de la Bible écrits sur des rouleaux – on sait que ces textes étaient infiniment plus nombreux ; car beaucoup de déportés, au cœur même de l'horreur, tentèrent de laisser sur place un témoignage écrit, tant il paraissait urgent de faire connaître au monde ce qu'on était en train

---

<sup>4</sup> Cf. G. Didi-Huberman, *Images malgré tout*, p. 137.

de vivre. De même, il existe des milliers de dessins griffonnés dans les camps de la mort. Nous possédons même de rarissimes photos clandestines de l'extermination en acte.

Vous vous demandez peut-être comment les détenus d'un camp comme Auschwitz pouvaient avoir le temps et la possibilité d'écrire dans les conditions abominables dans lesquelles ils vivaient. C'est qu'il ne s'agissait pas des détenus habituels, mais de ceux-là mêmes qui devaient participer directement à l'extermination, ceux qu'on appelait les « Sonderkommandos », les commandos spéciaux.

Dans leur perversité, les nazis avaient en effet désigné des Juifs pour faire entrer les Juifs dans les chambres à gaz ; ces malheureux étaient chargés de faire croire à leurs coreligionnaires que rien d'horrible ne les attendait, et qu'ils allaient pénétrer dans un local de douches. Ensuite, les « commandos spéciaux » devaient retirer les cadavres enchevêtrés et s'occuper de les porter au crématoire et de les incinérer, non sans les avoir dépouillés de leurs cheveux et de leurs dents en or quand ils en avaient.

Ces détenus des « commandos spéciaux » étaient complètement isolés des autres, car rien ne devait se savoir de l'horreur ultime, même à l'intérieur du camp. Et ces misérables privilégiés jouissaient, si l'on peut dire, de conditions de vie infiniment meilleures que leurs camarades. Ils mangeaient mieux, se reposaient, pouvaient boire de l'alcool afin de mieux supporter leur besogne, et pouvaient souvent lire ou écrire. Les fournitures nécessaires leur venaient d'ailleurs parfois des bagages pillés de ceux qu'ils avaient dû contribuer à gazer. Bien entendu, leur écriture de témoignage demeurait clandestine, mais elle était possible. Et c'est ainsi que nous pouvons lire aujourd'hui les « rouleaux d'Auschwitz ». Les quelques phrases que je vais vous citer furent écrites sur des emballages de papier qui entouraient des sacs de ciment. Mais il y eut d'autres supports : le tissu, le bois, la pierre : et l'encre fut parfois remplacée par du sang.

\*

Voici la traduction française des premières lignes du texte de Zalmen Gradowski :

« Viens vers moi, toi, heureux citoyen du monde, qui habites le pays où existent encore bonheur, joie et plaisir, et je te raconterai comment les ignobles criminels modernes ont transformé le bonheur d'un peuple en malheur, changé sa joie en éternelle tristesse, détruit à jamais son plaisir de vivre.

Viens vers moi, toi, libre citoyen du monde, dont la vie est assurée grâce à la morale humaine et l'existence garantie par la loi, et je te raconterai comment les modernes criminels et ignobles bandits ont piétiné la morale de la vie et anéanti les lois de l'existence.

Viens vers moi, toi, libre citoyen du monde, dont le pays est ceint de modernes murailles de Chine, que les griffes de ces diables cruels ne peuvent atteindre, et je te raconterai comment ils ont enserré tout un peuple dans leurs bras diaboliques et enfoncé dans sa gorge leurs horribles griffes avec une férocité sadique, jusqu'à ce qu'ils l'aient étranglé et anéanti. »<sup>5</sup>

Vous le voyez, vous l'entendez : loin d'être une succession de notes prises au vol, ou une sèche énumération de morts, ou un cri mal articulé, ces lignes sont élaborées : elles constituent l'exorde d'un discours solennel, un appel à témoin, une prière instante, presque un poème, avec leurs répétitions incantatoires, leur lyrisme pathétique. Elles sont en outre chargées d'images et de métaphores. Elles seront suivies par un récit détaillé et dramatique de tout le voyage en train qui a conduit son auteur et sa famille dans le camp d'Auschwitz, récit dans lequel la faim et la soif sont racontés comme elles le seront chez Antelme ou chez Semprun, cette soif qui donne le désir fou d'atteindre, pour se désaltérer, la neige aperçue par la lucarne du wagon.

---

<sup>5</sup> Cf. *Des voix sous la cendre*, Revue d'histoire de la Shoah, n° 171, janvier-avril 2001, p. 22.

Non, ce témoignage, écrit pendant l'extermination par un des exterminateurs forcés, n'est pas brut. *Il n'y a pas de témoignage brut.* Ces deux mots accolés ne veulent même rien dire, puisque tout témoignage doit passer par des mots, et que ces mots doivent être disposés de manière à bien transmettre la vérité. Et les témoins qui écrivaient sur place, persuadés à juste titre qu'ils seraient morts avant d'avoir pu achever leurs textes, se posaient déjà, avec la même urgence, la même question que les futurs rescapés : comment dire l'indicible de manière à le faire entendre, à le faire comprendre, à le faire admettre, comment dire la vérité de manière véridique ? Comment donner à la vérité son visage ?

Pas de témoignage brut, non. Et tous les témoignages, dès la première minute, sont tendus par la même exigence de dire les mots de la vérité, de mettre en mots la seule vérité.

\*

Il faut comprendre aussi que Gradowski, et les autres rédacteurs des « rouleaux d'Auschwitz », se sentaient contraints de *tout* expliquer à leurs lecteurs potentiels, à ces « citoyens libres du monde » : tout, à commencer par l'existence même du génocide, voire l'existence des horribles transports ferroviaires qui précédaient l'extermination. Paradoxalement, leur situation, au cœur d'un drame inconnu du monde, les obligeait à prendre plus de distance, à exposer plus longuement les tenants et aboutissants du massacre. D'autre part, ne pouvant pas atteindre directement leur lecteur, ils ne cessent de l'appeler, de le convier, de le prendre à témoin : « Viens, citoyen libre du monde, viens et regarde, suis-moi, viens avec moi, vois-tu ce que je vois ? ». Suppliant le lecteur de se mettre à sa place, Gradowski se met, lui, à la place de cet ami improbable, inconnu. C'est ainsi que, décrivant l'horrible nuit du transport

ferroviaire, il constate, comme si vraiment le lecteur était présent à ses côtés : « Tu n'arrives pas à comprendre »<sup>6</sup>. Et il lui répond : « Mais attends, tu comprendras »<sup>7</sup>. Il écrit donc au présent de l'indicatif, à un lecteur qui est comme son frère ou son double invisible. Et, en même temps, il écrit à l'impératif. Ou plutôt, si j'ose nommer un mode verbal qui n'existe pas dans les grammaires, mais qui est bel et bien en usage dans ce texte, il écrit au *supplicatif*.

En revanche, au moment où Robert Antelme rédige son livre (et à plus forte raison Jorge Semprun), la réalité de l'horreur est connue du monde entier, du moins dans son principe et ses grandes lignes. En outre, ces deux témoins savent qu'ils auront des lecteurs, même si ces derniers sont d'abord très peu nombreux. Antelme et Semprun ne sont donc pas dans l'obligation d'expliquer autant de faits généraux, ni de supplier à tout instant qu'on les écoute.

Mais cette différence de situation, donc d'écriture, s'estompe devant cette même nécessité, pour les uns et les autres, de *bien dire l'indicible* et de retenir l'attention du public. Pour un Gradowski, ce sont les circonstances matérielles qui menacent de rendre vain son témoignage : son texte peut être confisqué, détruit, ou n'être jamais retrouvé. Mais pour Antelme ou Levi, le danger de perte et d'oubli n'est guère moins grand.

En effet, si désormais les « citoyens libres du monde » peuvent à coup sûr les écouter, ils n'est pas certain du tout qu'ils veuillent les entendre. D'autre part, même si leur expérience est toute récente, elle a été si monstrueuse, si extra-ordinaire qu'elle leur paraît à *eux-mêmes* irréelle, impossible, « inimaginable », comme le dit Antelme à plusieurs reprises. C'est pourquoi tout l'effort des rescapés, effort à la fois conscient et inconscient, va consister à rendre présent ce qui est

---

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p. 43.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 51.

passé, à l'arracher à son irréalité fantomatique. C'est vrai que contrairement à un Gradowski, ces témoins-là n'écrivent pas au « supplicatif ». Leurs textes sont extraordinairement sobres, descriptifs, dépouillés de tout appel à la compassion, purs de toute lamentation, de tout attendrissement. En ce sens, ils semblent plus près du « simple témoignage » que ne l'est le texte écrit sur place par un membre du Sonderkommando – si l'on entend par « simple témoignage » une parole qui ne laisse pas place à la révolte, à la douleur plaintive, à la haine ou à l'indignation.

Mais vous l'avez compris, ce refus de faire appel directement aux sentiments du lecteur, cette volonté d'objectivité et de sérénité, en même temps que cet effort pour se resituer eux-mêmes, et nous situer avec eux, au cœur de l'horreur, au cœur des ténèbres, tout cela est de leur part un choix, un effort, une intention, une volonté presque désespérée. Le livre de Robert Antelme commence en plein camp, il nous jette en pleine misère dès la première ligne ; celui de Jorge Semprun, écrit beaucoup plus tard, commence lui aussi en pleine horreur, il nous enferme, dès les premiers mots, dans la nuit du convoi sinistre. Ni l'un ni l'autre ne s'ouvrent, contrairement au texte de Gradowski, par un appel solennel. Mais s'ils nous jettent d'emblée en pleine souffrance, c'est pour les mêmes raisons profondes qui poussaient Gradowski à s'adresser à nous et à nous supplier de l'entendre : pour nous introduire de plain-pied dans leur univers, pour imposer cet univers à notre présent, pour que nous sentions et sachions que cette mort lente a eu lieu, qu'elle peut donc avoir lieu.

\*

Et s'ils nous plongent ainsi dans l'univers concentrationnaire sans pour autant proférer des jugements de haine ni ponctuer leur récit de

cris de révolte ou d'horreur, s'ils s'efforcent à l'objectivité, c'est pour nous montrer non seulement que ces événements ont eu lieu, mais aussi et peut-être surtout – j'y reviens – que les camps de la mort étaient un mode de vie, qu'ils étaient un monde, qu'ils étaient *le monde* ; bref, que tout cela était devenu *normal*. Antelme ou Semprun, ou Primo Levi veulent nous faire éprouver qu'à l'épouvantable et l'indicible, les hommes peuvent s'habituer, au point de le vivre comme si c'était la norme. Du moins les bourreaux. Mais parfois même les victimes, et c'est bien le plus terrible. Car du moment où les victimes trouvent que tout cela est normal, elles ont cessé d'être humaines, elles ont alors réalisé ce que Robert Antelme désigne comme le rêve même des SS.

Oui, c'est bien là le cœur du mystère. Non l'horreur, mais la *normalité de l'horreur*. Vous savez peut-être que bien après la guerre, l'un des exécutants majeurs de la solution finale, Adolf Eichmann, a été débusqué en Argentine où il se cachait et vivait sous un nom d'emprunt. Il fut alors enlevé par les services secrets israéliens, avant d'être jugé à Jérusalem et condamné à mort, puis exécuté en 1962. Hannah Arendt, une des plus grandes et des plus remarquables philosophes du XX<sup>e</sup> siècle, s'est faite journaliste pour l'occasion ; elle a suivi le procès et écrit un livre qui s'intitule *Eichmann à Jérusalem*. Elle a longuement étudié la personne d'Eichmann et fini par conclure que le mal le plus atroce peut être commis par des individus qui sont simplement de zélés fonctionnaires obéissant à leurs chefs, et qui ne disposent pas en eux des ressources morales pour mesurer l'horreur de leurs actes. Hannah Arendt a alors inventé, pour décrire cela, une expression qui est restée célèbre. Elle a parlé de la « banalité du mal ». Eh bien, ce qu'elle avait pu constater chez un bourreau bien après la guerre, c'est en effet ce que pouvaient vivre quotidiennement les prisonniers des camps. Et à force de subir et de constater la « banalité du mal », ils finissaient par éprouver la *normalité de*



*l'horreur*. Et de l'horreur même qui les détruisait. Oui, en ce sens, les nazis et les SS avaient alors gagné.

\*

Je disais en commençant que Robert Antelme ou Jorge Semprun avaient fait de grandes œuvres pour la simple raison qu'ils avaient su dire la vérité, et la dire bien. Et vous le voyez, cette vérité, c'est que l'être humain a voulu arracher, à d'autres hommes, leur humanité, a voulu faire d'eux pire que des esclaves torturés, pire que des animaux martyrisés, pire que des pierres qui seraient capables de crier ou de pleurer. Non, il en a fait des hommes, des femmes et des enfants bafoués dans leur humanité, et dont la conscience intacte mais avilie finit par se dire que cela est *normal*.

Exprimer cela, l'exprimer avec des mots, à l'intention de gens qui sont, comme nous, des « citoyens libres du monde », on comprend combien c'était difficile. Une tâche presque insurmontable. Car les gens comme nous, en lisant des textes comme ceux d'Antelme ou de Semprun, doivent franchir une limite extrême. Ils doivent comprendre, avec les moyens qui sont les leurs, dans le confort qui est le leur, non pas des hommes différents de nous, mais des êtres dépossédés de leur humanité, et qui souvent, à force de tortures physiques et morales, ont fini par consentir à cette dépossession.

Voici comment Robert Antelme décrit l'état auquel ses compagnons et lui-mêmes étaient réduits par leurs bourreaux, dans une vision qu'on peut bien qualifier de cauchemardesque :

« Si tout à coup la salle s'éclairait, on verrait un enchevêtrement de loques zébrées, de bras recroquevillés, de coudes pointus, de mains mauves, de pieds immenses ; des bouches ouvertes vers le plafond, des visages d'os couverts de peau noirâtre avec les yeux fermés, des crânes de mort, formes pareilles qui ne finiront pas de se ressembler, inertes et comme posées sur la vase d'un étang. On

verrait aussi des solitaires, assis, des fous tranquilles et mâchant dans la nuit le biscuit des chiens, et d'autres, devant la porte, piétinant sur place, courbés sur leur ventre » (...) C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission (...) de changer d'espèce, et comme cette mutation se fait trop lentement, ils tuent »<sup>8</sup>.

Oui, les compagnons de captivité de Robert Antelme sont devenus des loques, des morts vivants, des fous, des animaux. Tout sauf des humains. Et c'est cela que veulent les nazis. Cette déshumanisation, cette négation de l'humanité chez leurs victimes. En écho, je vous cite un passage de Primo Levi qui dit exactement la même chose :

« Celui qui tue un homme, celui qui commet ou subit une injustice est un homme. Mais celui qui se laisse aller au point de partager son lit avec un cadavre, celui-là n'est pas un homme. Celui qui a attendu que son voisin finisse de mourir pour lui prendre un quart de pain, même s'il n'est pas fautif, est plus éloigné du modèle de l'homme pensant que (...) le plus abominable des sadiques »<sup>9</sup>.

Comment on peut cesser d'être un homme, et s'accoutumer à cette déchéance, la trouver normale, comment les damnés finissent par ne plus concevoir qu'il puisse exister un monde hors de l'enfer, voilà ce que la littérature concentrationnaire s'est efforcée de nous montrer.

\*

Je disais que pour rendre cette vérité palpable et simplement vraisemblable, Antelme ou Levi, ou d'autres encore, ont dû « bien écrire » la vérité qu'ils avaient à transmettre. Et bien écrire, c'est parfois, comme Antelme dans le passage que je viens de lire, savoir peindre un tableau hallucinant. Mais si ce tableau est hallucinant,

---

<sup>8</sup> Cf. *L'espèce humaine*, pp. 228-229.

<sup>9</sup> Cf. *Si c'est un homme*, p. 185.

c'est à force d'exactitude, de simple exactitude. Et la qualité des grands témoignages, c'est presque toujours, et tout simplement, de relever des *détails exacts*, des détails qui disent tout.

Quand Primo Levi notait que pour les faire entrer dans les wagons de l'horrible convoi, les soldats les frappaient *sans colère*, il disait tout. Si nous parvenons à comprendre cela, à le voir simplement, à voir l'abîme que cela révèle, nous pouvons presque tout comprendre. Tout, jusqu'au plus impensable, au plus abominable. Ainsi, les témoignages des « rouleaux d'Auschwitz » nous apprennent que dans les pires moments de l'extermination, des camions allaient chercher les malades et les agonisants dans ce qui tenait lieu d'infirmerie ; on les chargeait dans la benne ; arrivés à destination, sans même prendre la peine de les faire descendre, fût-ce à coups de crosse, on les déversait devant la chambre à gaz en levant le pont du camion, comme on ferait d'un chargement d'ordures. Eh bien, cette atrocité sans nom, cette ultime et abominable étape, nous la comprendrons si nous avons compris, vraiment compris, ce qui se passait au tout premier moment, au départ du train des déportés, ces coups donnés tranquillement, par pure routine. Ces deux actes obéissent à la même logique.

Ailleurs encore, Levi raconte que dans le camp d'Auschwitz, il a eu la chance insigne, étant chimiste de formation, d'être affecté à des tâches moins pénibles que les autres détenus. Mais pour cela, il a dû passer une sorte d'examen de chimie, et voici comment l'examineur, un chimiste allemand, le docteur Panwitz, l'accueille avant de lui poser des questions :

« Il leva les yeux sur moi et me regarda. Depuis ce jour-là, j'ai pensé bien des fois et de bien des façons au Doktor Panwitz. Je me suis demandé ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur de cet homme. (...) Quand j'ai été de nouveau un homme libre, j'ai désiré le

rencontrer à nouveau, non pas pour me venger, mais pour satisfaire ma curiosité de l'âme humaine.

Car son regard ne fut pas celui d'un homme à un autre homme ; et si je pouvais expliquer à fond la nature de ce regard, échangé comme à travers la vitre d'un aquarium entre deux êtres appartenant à deux mondes différents, j'aurais expliqué du même coup l'essence de la grande folie du Troisième Reich ». <sup>10</sup>

Primo Levi n'est peut-être pas parvenu à « expliquer » la nature de ce regard, mais il a fait mieux : il nous a transmis ce regard même, il nous l'a fait voir à notre tour.

\*

Oui, nous pouvons, grâce à lui, grâce à Robert Antelme ou Jorge Semprun, voir ce qu'ils ont vu, ou tout au moins en prendre conscience. Et cela est prodigieux, cela est essentiel. Je voudrais pour terminer vous donner sinon une preuve, du moins un signe que cette prise de conscience est décidément possible.

Récemment, très récemment, un témoignage concentrationnaire de toute première importance nous est parvenu en langue française. Il s'agit du livre intitulé *Être sans destin*, dont l'auteur est Imre Kertész, un Juif hongrois qui était âgé de quinze ans quand il fut déporté de Budapest à Auschwitz puis à Buchenwald, en 1944. Son livre, il ne l'a écrit qu'en 1975, trente ans après les événements. Longtemps, Kertész est demeuré un inconnu. Et voilà qu'en 2002, il a reçu le Prix Nobel de littérature. Il raconte lui aussi, avec une espèce de précision ironique et triste, toute l'horrible expérience des camps, telle qu'il a pu la vivre avec sa conscience d'adolescent. Mais il se distingue d'Antelme ou de Semprun en ceci qu'il raconte également ce qui s'est passé au retour, et les difficultés insurmontables qu'il a

---

<sup>10</sup> Cf. *Si c'est un homme*, p. 113.

rencontrées pour se faire comprendre, pour transmettre son expérience.

Dans une rue de Budapest, à un arrêt de tram, le garçon est interrogé par un homme qui, frappé de sa maigreur, lui demande d'où il vient. Il le lui dit : d'Auschwitz et de Buchenwald. Alors l'homme, plein de compassion, de sollicitude, d'effroi, de bonne volonté, se met à l'interroger davantage. À chaque question : as-tu souffert ? As-tu été battu ? As-tu eu faim, as-tu vu telle ou telle horreur ? Le garçon répond. Oui, oui, *naturellement*. À la fin, l'homme si bien disposé, si plein de pitié et de compréhension, s'énerve presque et lui demande : mais enfin, pourquoi dis-tu à chaque fois « oui, *naturellement* », à propos de ces choses qui sont si abominables, si peu naturelles ?

Et l'adolescent se fait alors cette réflexion :

« Je ne réponds rien, car je commence tout doucement à voir qu'il y a une ou deux choses dont on ne peut visiblement jamais discuter avec des étrangers, des ignorants, dans un certain sens des enfants, pour ainsi dire »<sup>11</sup>.

Et c'est alors qu'est intervenue, pour le lecteur que j'étais, une expérience extraordinaire. Je me disais, *avec le garçon*, en pensant à l'homme plein de sollicitude, mais qui ne comprend rien : oui, c'est *normal*, oui, *naturellement*, il ne peut pas comprendre, il n'a pas vécu cela de l'intérieur. Bref, je me surprénais à réagir comme le garçon qui a vécu l'enfer ; je me retrouvais, moi lecteur de 2004, du côté de celui qui sait, qui comprend, je réagissais comme lui ! Et cela simplement parce que j'avais *lu* son histoire !

Et voilà : nous avons simplement *lu* le texte de Kertész, ou d'Antelme, ou de Semprun, et du coup nous l'avons *vécue* ! Ces témoins écrivains nous ont dit la vérité, et nous l'ont dite si bien que

---

<sup>11</sup> Cf. Imre Kertész, *Être sans destin*, Actes Sud, 1998, pp. 340-341.

nous l'éprouvons en nous, que nous pouvons la faire nôtre. Nous pouvons retrouver sinon leur expérience, du moins la conscience qu'ils en prennent.

Les témoignages concentrationnaires, lorsqu'ils sont le fait de témoins qui savent *bien dire la vérité*, nous donnent ce précieux et terrible privilège. Ils nous donnent, à nous lecteurs, la *conscience* d'une *expérience* que nous n'avons pourtant pas traversée.

Mais en somme, c'est ce que fait toujours la littérature, la vraie.

\*